L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : 5 francs (Prix unique)

2e ANNÉE. — N° 3 SOMMAIRE MARS 1897

QUESTION DE RACES

Comme le dit fort bien Mme Noeggerath, au début de l'article qui suit, notre titre fait de cet organe une tribune libre pour toutes les hautes questions qui intéressent l'harmonie future des races. L'unification du genre humain, tel est notre objectif; et, sans perdre de vue que l'indépendance des plus petits peuples est une condition primordiale et indispensable des grands accords de l'avenir, nous appelons de tous nos vœux les beaux jours (qui semblent aujourd'hui, hélas! si voilés de nuages sanglants) où les éléments les plus dissemblables se marieront — tant sur la terre qu'outre terre — dans la synthèse triomphante de l'Humanité intégrale.

Pour ce qui est du sujet abordé par Mme Noeggerath (le procès de l'anti-sémitisme), il est bien entendu qu'il n'écarte nullement l'importance des symptômes qui entrent comme facteurs dans le problème économique actuel, et qu'il tend seulement à ne pas laisser dégénérer la question sociale en une question de races. Nous croyons devoir dire aussi, pour éviter toute fausse interprétation, que l'auteur ne plaide point *pro domo*, qu'elle s'est donc inspirée exclusivement d'un sentiment humanitaire. Qu'elle nous permette même d'ajouter, — et ce sera la meilleure preuve de l'impartialité de son point de vue — que le beau livre LA SURVIE, publié par elle à l'heure présente, est tout empreint, parmi ses pages les plus lumineuses, du libre génie de l'Inde aryenne.

A LA RÉDACTION DE *l'Humanité intégrale.*

Titre oblige. Celui que vous avez choisi pour votre revue est d'une envergure si large qu'elle me permet de frapper à votre porte pour soumettre à vos lecteurs quelques appréciations suggérées par les massacres d'Orient.

Dans son article sur la « Question turco-arménienne », M. Paul de Régla jette une lumière nouvelle sur les massacres d'Arméniens, « ces juifs de la Turquie », suivant son expression. C'est un énergique plaidoyer en faveur des Ottomans libéraux. Ce qui importe surtout à M. de Régla, c'est d'écarter la question stupide et toute barbare de race et de religion dans l'épouvantable tuerie d'hommes qui a eu lieu. — « La vérité, c'est qu'il n'y a dans les massa-« cres des Arméniens ni haine de religions, ni haine de races. » — Ce n'est qu'une pression de haut despotisme. Par des appâts illusoires, on a irrité

jusqu'au délire les instincts sanguinaires des masses, qui répondirent au signal donné avec des férocités de tigre.

N'en est-il pas souvent ainsi dans toutes les haines de races et de religions? — Puissants leviers pour les voracités humaines. — Connaissons-nous les doubles fonds d'une politique inavouable, toute tramée de persécutions arbitraires?

Ces réflexions me ramènent à l'anti-sémitisme dans notre beau pays de France, dont on veut égarer les nobles sentiments de générosité, de largeur d'idées, qui l'ont faite si grande!

L'anti-sémitisme, ainsi que toute autre guerre de race, de religion, de chasse à l'homme en un mot, est un reste de bestialité d'une humanité primitive. Rien de plus redoutable pour entraver l'assainissement de notre planète que ces duels fraticides. Nous les retrouvons chez les sauvages, de tribu à tribu; chez les féodaux du moyen-âge, de manoir à manoir.

Dans ces temps... *civilisés*, ces duels deviennent des intrigues politiques ou religieuses, réveillent les instincts du fauve dans une humanité qui ne s'est pas encore dépouillée de l'animalité.

Les richesses acquises par les israélites surchauffent l'envie, mobile puissant pour appeler au massacre, rallumer les bûchers, retourner au fanatisme du moyen-âge.

Dans le camp des anti-sémites, les fortunes des Aryens, fussent-elles faites de vols et de rapines, ne sont point attaquées. S'il y a flagrant délit, le voleur chrétien sera diffamé comme *judaïsant*, c'est-à-dire que sa faute servira à grossir encore le nombre des méfaits d'une race que l'on est implacablement résolu de sacrifier.

Ah! nos grand'mères! ces tendres inconscientes ne se doutent pas du mal quelles font en nous berçant de fables d'ogres suçant le sang des petits enfants! Il faut être doué d'une intelligence vraiment virile pour affranchir son esprit des enfantillages d'une éducation première qui est notre seule excuse quand nous commettons des fautes en dehors de tout bon sens et que nous répandons des erreurs funestes au bonheur de tous!

Si l'anti-sémitisme parvient à expulser le juif, le protestant aura bientôt son tour, ainsi que les humanitaires égalitaires, les *impies* de toutes sortes, et la France sera réduite à la mendicité comme sous Louis XIV. Les Français iront enrichir les contrées voisines plus civilisatrices que leur pays natal. Ils iront porter à l'étranger leurs biens, leur industrie, leur science. Le vrai danger n'est-il pas là? On ne veut point le voir. Si, par malheur, la France avait encore à se défendre contre quelque attaque extérieure, on aurait encore l'amertume d'entendre des noms français proclamés chez nos ennemis comme étant les noms de nos vainqueurs sur nos champs de bataille.

Et c'est ainsi que les anti-sémites entendent le patriotisme? Blasphème!

Au nom de Jésus, le beau juif qui nous a dit: « Aimez-vous les uns les autres. Aimez-vous comme je vous ai aimés », les anti-sémites entravent le progrès de l'humanité dans sa marche glorieuse vers l'amour universel.

Si une race persécutée depuis de longs siècles est assez vivace pour grandir par ses qualités natives, les sentiments de vulgaire envie de la race à côté ne seraient-ils pas monstrueux s'ils faisaient brandir une bannière rougie de sang, comme cela s'est produit pour les Arméniens ?

Le grand concours des intelligences doit être ouvert à tous. Pourquoi ne pas confondre solidairement des facultés qui deviendraient ainsi toutes puissantes pour apporter leur note à une symphonie universelle ? L'harmonie seule peut dégager l'humanité terrestre, si pleine de misères, des entraves au bonheur de l'homme, et la soutenir dans l'enfantement d'une ère nouvelle.

Le croirait-on, tout illogique que ce soit, il se trouve des anti-sémites parmi les libres penseurs. Ce sont des impressionnistes, ceux-là, qui se laissent entraîner par le courant, sans songer qu'ils préparent des fagots pour allumer leurs propres bûchers, car la guerre de race est étroitement liée avec la guerre de religion. Ces deux sources, dans un embrassement frénétique, deviennent torrent, et les abîmes creusés par des haines stupides demanderont des siècles pour être comblés !

Je renverrai ces libres penseurs, anti-sémites irréfléchis, à l'histoire des juifs, trop peu connue, et vous verrez, comme l'a dit Lacordaire dans ses conférences à Notre-Dame de Paris, en 1845, que « le peuple juif a été l'historien, le jurisconsulte, le sage, le poète de l'humanité ».

On appelle les Arméniens les juifs de la Turquie parce qu'ils ont, dit-on, la rapacité attribuée aux juifs de France par les anti-sémites. Il est donc reconnu qu'il y a des légions de chrétiens rapaces.

Qu'en concluez-vous, Messieurs les chevaliers de la noble race? La plus noble des races, parce que vous lui faites l'honneur de lui appartenir? — Ces enfantillages-là se retrouvent partout.

L'anti-sémitisme, ainsi que toute haine de race, ne peut avoir pour devise : « Amour et Liberté ». Son oriflamme s'est traînée dans le sang de trop de martyrs. Ses cris de guerre, ses appels au carnage, n'étoufferont pas la voix de la conscience, n'arracheront point de notre sol les racines de l'œuvre gigantesque de la Révolution française, qui a éteint les bûchers, affranchi les esclaves, les opprimés, les juifs. On ne pourra impunément insulter à la majesté de Jésus, ce juif humanitaire, qui résumait en lui toutes les qualités de sa race, et dont le souffle d'amour et de pitié a traversé les siècles.

— « Je ne veux point qu'aucun de mes petits périsse. »

L'Humanité doit être reconnue *intégrale*; l'Humanité est UNE.

L'envie est tellement inhérente à la nature humaine, qu'elle pervertit jusqu'à des juifs eux-mêmes, bien qu'ils passent pour se soutenir entre eux. Ces

égarés-là, on les trouve parmi les déshérités du sort, les impuissants. Envieux des richesses de ceux qui sont arrivés, ils fournissent à ceux qui les entraînent leur contingent de calomnies, de perfides dénonciations. Ces Caïns-là appartiennent à ce que l'espèce humaine a de plus vil. Ils sont le réceptacle des vices rejetés par les hommes de bien. Aveuglés par la jalousie, ils ne voient pas le danger qui les menace. Seront-ils épargnés ? Non ! Qui ne garde l'horrible vision des fosses, où morts et mourants étaient jetés pêle-mêle et recouverts de chaux vive ? — Vaines protestations ! Il suffira d'une origine juive pour être exécuté. Des anti-sémites ne disent-ils pas, dès à présent : « Je voudrais que le « dernier des juifs fût pendu ! » ou bien : « Si je pouvais commander le massacre « général, je le ferais. »

— Pourtant, ai-je répliqué, vous m'avez dit souvent que vous aviez des amis juifs, dont vous ne pouviez assez vanter l'intelligence, l'honnêteté, les sentiments élevés?

— « Sans doute, répondait-on, mais il faut extirper la race. »

Que sera donc la tuerie dans la fièvre du carnage, si déjà — à froid — on y prépare les esprits?

Ah ! que de coupables inconscients qui, machinalement, par habitude, par défaut d'éducation, et sans même avoir l'arrière-pensée de faire du mal, contribuent au grand désordre par des épithètes écœurantes !

O terre, terre ! Te veut-on marquée d'une tache indélébile, que la mort seule puisse laver? Resteras-tu une marâtre pour ceux qui auront eu le malheur de prendre vie en toi? Oui, marâtre, mais plus menaçante encore pour les bourreaux que pour les victimes, car tu dois tout apprendre aux hommes avant qu'ils te quittent, et votre chair, méchants, dans d'autres âges, saignera des blessures que vous aurez faites à vos frères, les mêmes feux vous dévoreront jusqu'à ce que la lumière entrevue par les déchirures du remords jaillisse enfin d'un progrès obtenu par vous-mêmes, sacrifiés à votre tour pour avoir sacrifié.

Puisse mon appel désespéré, que ma faible voix vient jeter dans la tourmente, arrêter les fratricides, dont l'œuvre s'ajouterait aux horreurs inhérentes à notre planète encore inférieure dans son évolution. Le but est la lumière pour elle comme pour toutes les sphères; mais elle est encore faite de luttes pour échapper à la faim, à des douleurs inénarrables, à des combats surhumains contre les dangers que ses propres éléments nous livrent.

Grâce pour vous-mêmes ! Plus de persécutions contre ceux qui sont terriens comme vous et dont les forces, l'intelligence, alliées aux vôtres, vous aideraient à comprendre le beau pourquoi de votre existence terrestre, à devenir les maîtres du monde !

RUFINA NOEGGERATH.

UN CHAPITRE DE « LA CITÉ FUTURE »

Nos lecteurs nous sauront très certainement gré de revenir sur le récent ouvrage de M. Léopold Lacour « *Humanisme Intégral* » (1), un des livres les plus vigoureux et les plus profonds de ces temps-ci. Ceux qui n'en ont pas encore pris connaissance remercieront l'auteur de nous avoir permis d'en détacher un chapitre.

On se rappelle, d'après notre trop brève analyse, le cadre du volume : — *Première partie : « Le duel des sexes » sous le point de vue de l'Humanisme intégral :* 1° D'ensemble ; 2° Dans la vie sensuelle ; 3° Dans la vie du cœur ; 4° Dans la vie de l'esprit ; 5° Dans la vie sociale. — *Deuxième partie : « La Cité future » sous le point de vue de l'Humanisme Intégral :* 1° Le Droit humain ; 2° Du droit humain, le progrès humain. — Le couple-citoyen ; 3° L'amour ; 4° La mère, l'enfant ; 5° Coéducation. — A Cempuis ; 6° La Femme, la Patrie, la Guerre.

Comme nous l'avons déjà dit, ce qui nous attire le plus, c'est la Cité future, qui fait l'objet de la deuxième partie ; et, dans celle-ci, nous avons choisi le 2° chapitre, non-seulement parce que c'est un des plus courts, mais aussi parce que c'est un de ceux où nous nous sentons le plus près de M. Léopold Lacour, et celui où la communion des idées se double d'une reconnaissance.

Du Droit humain, Le Progrès humain. — Le Couple-Citoyen

D'un débat sincère, approfondi, sur les facultés intellectuelles comparées du Féminin et du Masculin, il sortirait certainement qu'il n'y a pas inégalité naturelle, mais, par la faute de l'homme, engourdissement chez la femme de quelques énergies mentales d'ordre supérieur ; — en exceptant d'ailleurs tant d'esprits délicats, brillants, et d'autres (plus rares) vigoureux, même profonds par intervalles, dans l'antiquité, au moyen-âge, à la Renaissance, dans les deux derniers siècles, en celui-ci ; — en mettant à part aussi les grandes femmes d'action, une Élisabeth d'Angleterre, une Catherine II surtout, pour n'élire que deux noms ; — enfin, si l'on veut bien ne point faire attention au magnifique développement de l'Américaine et des élites du combat féministe par à peu près toute l'Europe.

(Un exemple seulement : notre littérature française féminine ; car il serait temps d'en parler avec la sympathie vive dont elle est si digne. — Très inférieure, sans doute, si nous la comparons, même dans ses œuvres les plus distinguées, à notre littérature masculine ; abondante néanmoins en ouvrages charmants, jardin de *mémoires*, de *lettres*, d'écrits moraux, au-dessus desquels s'érigent çà et là, avec un orgueil légitime, d'altières frondaisons, gloires des Sand et des Staël. Supprimez cette littérature de nos femmes de France, croyez-vous que le dommage ne serait pas considérable ? Mais rien, dans les œuvres de nos plus fiers génies, ou de nos plus tendres, ne pourrait suppléer à ce qu'on aurait perdu.

L'âme française ne témoignerait plus d'elle-même qu'aux deux tiers, ou

(1) P.-V. Stock, éditeur, Galerie du Théâtre-Français, Palais-Royal, Paris. Prix : 3 fr. 50.

plutôt qu'à moitié; car la valeur *artiste* des œuvres n'est pas tout, il y a ce qu'elles signifient du génie d'une race, et à ce point de vue les œuvres de ces femmes écrivains sont d'un aussi grand prix que toute notre flore littéraire virile. L'égalité s'établit par ce témoignage qu'elles rendent de la sensibilité française à travers les siècles).

Le second résultat de cette loyale discussion serait, non moins sûrement, une formule du genre de celle-ci :

Entre les deux Esprits, il y a différence heureuse, dans une équivalence possible, probable, ou bien plutôt de certitude pour l'époque où le Féminin émancipé aura pu déployer ses puissances.

Schopenhauer lui-même accordait que dans les circonstances difficiles, il n'est pas mauvais « de faire appel aux femmes »; car, avoue-t-il, « elles vont au but par le chemin le plus court ». Concession grave du premier en date des grands anti-féministes modernes. Pourquoi la femme, en effet, va-t-elle au but par le plus court? Parce qu'elle possède des vertus de finesse, souvent divinatoires. Plus que l'homme, en général, elle a l'*illumination*.

Ne nous vantons pas trop de notre raison. Ce qu'on pourrait appeler l'instinct spirituel fait des miracles Il a des bonds souverains et comme magiques.

L'esprit viril n'est que la moitié de l'esprit humain; l'humaine pensée ne sera vraiment dans sa gloire féconde qu'à partir du jour où côte à côte, attelés et emportant le char, la belle cavale doublera l'élan du compagnon ravi qui, cependant, l'empêchera de se briser ou d'aller aux abîmes dans sa fougue par lui modérée.

Mot profond de Jean Izoulet, qu'il y a une « sexuation de l'intelligence » — comme du cœur.

Autrement dit : il y a deux sexes dans l'humanité pensante, comme dans l'humanité qui aime, qui hait, qui éprouve telle ou telle émotion.

Et de même que la Justice veut l'union de ces deux sexes pour être pleinement juste, l'Idée la veut pour aboutir aux complètes floraisons.

Toujours la Vie physiologique, la Vie physique continuée « en hauteur » ainsi qu'en des miroirs, mais également vivants, au-dessus d'elle.

Aussi devrait-il en être de toute œuvre humaine comme de l'œuvre de la génération.

Dans toute œuvre humaine, il faudrait l'ASSOCIATION, la COLLABORATION DE L'AME FÉMININE ET DE LA MASCULINE, DE L'ESPRIT MASCULIN ET DU FÉMININ.

Au baiser de chair, quand, d'une joie sans ruse, consciente, il y a, pour ainsi parler, Prière au Génie de l'Espèce, on est deux en l'espoir d'un troisième.

Ce troisième, non plus de chair comme l'enfant, — au baiser des intelli-

gences et sensibilités mariées, — ce serait pour la Cité plus de pensée, plus de cœur.

Et ce mariage des sexes spirituels n'aurait point, comme l'autre, d'exceptionnelles minutes d'intimité créatrice : il serait d'une incessante, d'une intarissable fécondité — la création morale étant continue de par son essence même, qui est l'aspiration à l'infini.

Rien, d'ailleurs, en cette vue qui soit vraiment neuf. C'était l'idée d'Enfantin, et celle-ci ne se retrouve-t-elle point au vieux mythe de l'Androgyne ?

On a fait de nos jours un abus lamentable de ce vieux mythe si beau. Dans certains livres, dans les romans surtout du Sâr Péladan, qu'est-il devenu ce profond symbole humanitaire, expression de la plus haute vue de l'avenir humain ? Vous le savez. Une érotique idole de sexe ambigu, pervertissant le désir aux égarements d'un presque irresponsable antiphysisme. « *Epnèbe aux petits os* », chante le Sâr ; éphèbe « *au peu de chair, au mélange de force qui viendra et de grâce qui fuit... Los à toi! — Vierge au bras mince, au peu de gorge, illusion de force qui se joue cachée dedans la grâce... Los à toi !* » Il y en a cinq pages de ces *los* dans le même hymne. Et cette dépravation de l'antique image d'un songe de fraternité nécessaire entre les sexes, m'empêcherait d'y faire même allusion, si Proudhon (ô merveille !) et le noble et pur Jean Reynaud, et jusqu'à ce voyant un peu suspect d'Eliphas Lévy ne nous réconfortaient de leurs lumineuses interprétations du symbole tellement juste. L'*androgyne* bien compris, *c'est le couple envisagé comme nous l'envisageons :* VIVANT IDÉAL, ABRÉGÉ COSMIQUE SOUS LA FORME HUMAINE, SOURCE DE TOUTE ACTION MORALE, DE TOUTE VIE.

Un écrivain trop peu connu, M. Camille Chaigneau, ardente imagination, âme inquiète du Mystère, doublement humaniste par des convictions d'Au-delà où nous n'avons point à pénétrer ici, — dans un roman bizarrement intitulé *Montmartre*, — a développé ce thème de l'Androgyne, après avoir pris pour épigraphe quelques lignes de Jean Reynaud. Je ne citerai que la conclusion du livre :

« Voici le symbole des temps nouveaux ; c'est l'élément social de l'avenir, c'est le germe de l'harmonie terrestre par l'amour et la liberté : c'est le COUPLE-CITOYEN ! »

Commentant cela dans ma troisième conférence féministe, je disais :

« La plus haute fonction de l'homme, n'est-ce point en effet servir la Cité, c'est-à-dire l'univers humain ? — car les groupes de plus en plus larges, issus les uns des autres, dont se compose cet univers, sont comme reliés entre eux par des vagues sonores qui portent jusqu'au sommet le plus infime des cris de bonté.

« Servir la Cité, ce n'est point abdiquer son « moi »; tout au contraire : n'est citoyen, par définition, que l'homme libre. Et le Couple, *véritable Unité,* voilà donc le citoyen parfait.

« Si l'on veut encore, le Couple-Citoyen sera le prolongement du couple générateur et éducateur, comme la Cité l'extension de la famille jusqu'aux limites de la terre. »

Quiconque repousse cette idée de l'unité du couple, adore, en soi, l'orgueil stérile, l'image d'*une moitié* de la vie qu'il veut prendre *pour le tout,* comme si le principe viril avait jamais seul, *réellement seul,* produit en art, en religion, en philosophie, en science, même en politique, une Œuvre ou un Acte. — De cette troisième Conférence :

« Les plus altiers génies, les plus originaux, et ceux-là mêmes qui exclurent le Baiser de leur existence, qui en chassèrent la femme ou ne l'y laissèrent jamais entrer, ceux-là mêmes ont-ils pu faire le tri, dans leur sang, de ce qu'ils devraient à leur mère? S'ils ont été si grands, dans leur solitude, ils n'en étaient pas moins comme nous tous des enfants de l'homme et de la femme; il y avait en eux, aux canaux de leur ardente sève d'orateurs, de penseurs, d'artistes, de fondateurs ou confesseurs de cultes, de chefs d'armées, de conducteurs de peuples, il y avait l'âme même du *couple* dont ils étaient sortis ! Et s'ils furent misogynes, s'ils crurent seulement à l'infériorité spirituelle du Féminin, ils commirent un crime d'ingratitude filiale et d'autant plus grand qu'ils furent plus haut.

« Voilà ce qu'il faut répondre à la superbe du mâle quand, triomphant de ne pas voir chez la femme un Dante, un Michel-Ange, un Newton, un Kant, un Shakespeare, un Beethoven, il déclare que le génie, le génie véritable est chose virile exclusivement.

« Voilà ce qu'il faut répondre d'abord, car l'avenir se chargera des réfutations dernières... Le génie se montrera lui-même sexué. Il se prouvera *féminin* autant que *masculin* par ces preuves directes qui sont les chefs-d'œuvre. Et le génie de l'homme n'en sera pas amoindri, mais enrichi, exalté; et les deux réunis grandiront l'un par l'autre en des séries d'actes qui seront bien, sous leur rivalité glorieuse, des actes d'amour, aux fruits immortels.

« Le couple-citoyen! ce n'est pas seulement, en effet, l'égalité sociale des sexes; c'est leur égalité la plus immatérielle, aux cimes les plus rayonnantes de la Cité du Beau et du Vrai (et aussi de l'Héroïque). Science et Conscience seront désormais, comme l'art, œuvre commune, œuvre androgyne.

« Une féministe, indépendante des groupes de *revendications légales,* une féministe tout intellectuelle, Mme Céline Renooz, a très bien dit (je cite de mémoire) : « Notre but n'est pas d'abaisser l'homme, en nous faisant savantes et philosophes à notre tour; au contraire, notre but est de l'élever en nous élevant. » Voilà la vérité : ascension parallèle de deux pensées heureusement

différentes à jamais; commune apothéose dans le génie; universelle charité des grands cerveaux des deux sexes pour la masse des hommes et des femmes, — instruits, réjouis, fortifiés par l'androgyne supérieur. »

(Assurément, dans cette longue page, la voile oratoire est trop gonflée. Mais j'ai peur d'affaiblir — d'aplatir en ne voulant qu'un peu « carguer ».)

Dois-je encore insister ?

Notre Progrès *n'est que la moitié*, à tous égards, *du progrès possible le jour où le Droit humain reconnu* ferait de la femme notre compagne émule au lieu, comme aujourd'hui, souvent, d'une vivante entrave innocente.

L'homme n'avance qu'alourdi, tremblant, aux chemins de lumière et de sociale amélioration, parce qu'il y a derrière lui, le troublant, l'affolant de terreurs enfantines, l'enchainant aux lianes d'une faiblesse si forte, un trop nombreux Féminin presque *acéphale* (1). Ce féminin qu'il a voulu, qu'il continue de vouloir.

Le Progrès devrait être la joie, c'est le plus rude labeur.

Dans la Cité de justice intégrale, par deux voix unies je l'entends chanter.

LÉOPOLD LACOUR.

SUR MONTMARTRE

(La Bastille dominicaine. — Ignace et Dominique. — Symbole des temps nouveaux.)

—

I

LA BASTILLE DOMINICAINE

Avant de revenir sur la question du Sacré-Cœur de Montmartre, je prie le lecteur de se reporter au précédent numéro, tant pour s'en remémorer la documentation que pour se rappeler les quelques mots relatifs à la justification d'un sujet de ce genre dans *l'Humanité Intégrale.*

Nous n'avons point l'habitude, on le reconnaîtra, de nous complaire aux questions d'ordre négatif. Pourvus de matériaux pour les constructions nouvelles, nous mettons toute notre joie à faire œuvre positive, à édifier. Mais, malgré nos préférences, il se rencontre parfois des besognes de déblaiement qui s'imposent, et qu'il y aurait lâcheté à éluder. Car on ne peut construire que sur un terrain net.

Si la tolérance nous permet de travailler à côté de ceux qui procèdent de

(1) Bien entendu, c'est en considérant les choses de très haut, — du point de vue civilisateur, — que j'emploie ce mot. — L. L.

principes différents des nôtres, pourvu qu'ils n'engagent qu'eux-mêmes, — il est non moins vrai que nous nous sentons opprimés, si une œuvre publique, consacrée comme nationale par un vote législatif, nous englobe dans un symbole qui nous est odieux. Or, en l'espèce, il s'agit d'un symbole qui représente la main-mise de l'Eglise romaine et de la politique pontificale sur la France. Et, quelle que soit l'indifférence générale à l'égard de celui-ci, nul ne peut faire qu'il n'existe pas, avec sa virtualité, latente tout au moins, tant que la loi qui l'a créé ne sera pas abrogée.

Il est d'autant plus urgent d'abolir ce signe dominateur qu'il figure la suprématie sacerdotale dans tout son absolutisme. Je ne sais si, parmi les modernes étudiants de l'occultisme mystique, il en est qui rêvent d'une initiatique alliance avec les pouvoirs cultuels. Mais ce que je crois devoir dire, c'est que les libres chercheurs du spiritisme, et particulièrement ceux qui ont pris pour objectif la réalisition de « l'Humanité intégrale », non-seulement ne peuvent se rattacher à aucun sacerdoce existant, mais encore répudient par avance toute constitution d'un sacerdoce nouveau. Dans la conception de l'Humanité intégrale, il n'y a plus de place pour quelque prêtre que ce soit; c'est là une fonction qui a perdu sa raison d'être. Simple fait d'évolution, qui se réalisera plus ou moins vite, suivant que la dite conception arrivera plus ou moins tôt à l'état de maturité.

Il est donc fort naturel que nous joignions nos efforts à tous ceux qui hâteront cette évolution vers l'âge adulte de l'Humanité. Ce n'est pas une question de parti; c'est une question de croissance.

Cela dit pour bien établir la sérénité de notre point de vue, nous allons reprendre, où nous les avons laissées, les considérations relatives au Sacré-Cœur de Montmartre.

Est-il besoin de le faire observer, les particularités signalées dans le précédent numéro ne constituent point l'argument primordial en faveur de l'abrogation de la loi du 24 Juillet 1873. Celle-ci eût-elle été votée, à son heure, dans des conditions de parfaite netteté, les raisons de principe produites à la tribune par les auteurs du projet d'abrogation sont tout à fait suffisantes en elles-mêmes ,par leur valeur fondamentale. Mais néanmoins la Chambre a repoussé l'urgence, parce que le Ministère, tout en disant regretter l'existence de cette loi, a reculé et a fait reculer la Chambre devant certains scrupules. Or, je suis convaincu que, si nos représentants avaient été mieux informés, s'ils avaient eu connaissance de la duplicité qui a présidé au vote de la loi de 1873, ils auraient senti ces scrupules tomber d'eux-mêmes, et ils auraient biffé sans hésitation une loi entachée d'escamotage et moralement nulle.

De plus, je crois avoir montré, qu'en raison de la solidarité occulte de la loi en question avec le Vœu officiel (dont le texte a été reproduit le mois dernier), l'œuvre consacrée comme nationale par cette loi appelle, bien plus encore qu'on ne se l'imagine généralement, le désaveu de la France. Tels sont

les motifs pour lesquels j'ai cru devoir produire un argument qui ne me semblait pas sans importance.

Maintenant voici, toujours d'après la brochure citée dans le précédent numéro, quelques notes à la hâte, pour terminer brièvement l'historique que nous avons arrêté au 24 Juillet. On en verra tout à l'heure la raison d'être.

Nouveaux encouragements de Pie IX (31 Juillet 1873); l'archevêque Guibert (le véritable fondateur du « Sacré-Cœur » de Montmartre en tant qu'œuvre politique) est fait cardinal (22 Septembre 1873). Deux ans plus tard, en présence de l'extension de cette œuvre, l'archevêque s'adjoint un collaborateur. « Il « choisit Mgr Richard, évêque de Belley, qui fut préconisé archevêque de « Larisse et coadjuteur de Paris avec future succession, dans le consistoire « du 5 Juillet 1875. » Il assurait ainsi un prolongement de lui-même après sa mort.

Le 16 Juin 1875, pose de la première pierre...

Le 16 Juin 1889: Consécration des zouaves pontificaux au Sacré-Cœur. « ... Pendant toute la cérémonie, les regards ne pouvaient se détacher de « l'étendard de Patay flottant à côté de l'autel entre les mains d'un vénérable « fils de Saint-Dominique, l'ancien aumônier de la légion... »

D'autre part, on lit dans un chapitre intitulé « La Sainte-Ligue »: — « La Sainte-Ligue du Vœu national a été fondée, nous l'avons dit, par un ingénieur de la marine de Brest et une religieuse dominicaine d'Alsace, dans le but d'aider à la réalisation du Vœu de Poitiers. Elle est presque aussi ancienne que le Vœu lui-même. ».

Nous nous bornerons à ces quelques notes sommaires.

A priori, quand on arrive à se préoccuper de la forteresse cléricale qui s'érige, pierre à pierre, sur le faîte de Montmartre, on est porté à y voir, avant tout, la main des jésuites. N'est-ce pas à Montmartre que « Ignace de Loyola « et ses compagnons prononcèrent leurs premiers vœux, posant ainsi les fonde- « ments de la célèbre Compagnie de Jésus »? C'est dans cet état d'esprit que je fouillai d'abord la brochure officielle plusieurs fois citée, ainsi que quelques autres, que j'avais eu l'occasion d'acheter sur la Butte. Mais, plus je cherchais, moins je trouvais la trace des jésuites, et plus, par contre, je rencontrais celle des dominicains. Ainsi: le P. Jandel, le P. Monsabré, l'aumônier des zouaves pontificaux, la religieuse d'Alsace, — à chaque pas, on rencontre Saint-Dominique. Loyola n'apparaît point. Je parle des débuts; car maintenant les fils d'Ignace sont plus ou moins de la maison, comme on peut s'en rendre compte par la liste des prédicateurs.

Il n'en est pas moins vrai que l'initiative semble appartenir à l'ordre dominicain. C'est à partir de l'adhésion du P. Jandel que l'œuvre prend un caractère politique. Ce symptôme est à noter, car il démasque un état de choses qui peut

se résumer ainsi: la dualité de l'action cléricale. Et, dans cette dualité, chacun des éléments appelle la vigilance.

Les dominicains n'ont-ils pas profité du mauvais renom des jésuites? L'éclat jeté sur eux par quelques grands orateurs de réelle envergure n'a-t-il pas atténué en leur faveur les défiances de l'esprit moderne? N'en est-on pas arrivé à oublier que cet ordre est la création de Dominique, et que Dominique est l'homme de l'Inquisition? Si l'on a perdu ce souvenir, le « Sacré-Cœur de Montmartre » se dresse pour le réveiller.

Cette œuvre-là, il faut bien le dire, fut un coup d'audace. Cette stupéfiante prise possession de la France, avec son geste brutal de défi sur le point culminant de Paris, est bien plus dans le tempérament farouche de Dominique que dans le tempérament astucieux des Jésuites. Donc, à la réflexion, rien d'étonnant que ce ne soit point là l'œuvre spéciale des Jésuites. Il faut ajouter d'ailleurs que du jésuitisme s'y mêla, puisqu'on rusa avec l'Assemblée nationale. C'est que, dans les réalisations, tout n'est pas simplicité schématique; les hommes ne sont pas des abstractions, et il se fait un mélange entre les éléments humains les plus antinomiques.

Il y aurait donc, parmi les diverses Congrégations attachées aux flancs de l'Eglise romaine, deux grandes milices principales, perpétuant à travers les siècles les deux figures néfastes et prépondérantes de Dominique et d'Ignace de Loyola. Toutes deux, avec des tempéraments opposés et par des voies différentes, sont les ennemies de la pensée libre et de l'affranchissement des peuples. Toutes deux sont des obstacles à la pleine éclosion du monde nouveau. La vigilance de l'esprit moderne ne doit donc pas se détourner plus de l'une que de l'autre. Il lui faut faire face des deux côtés, dans la lutte pour la lumière et pour l'épanouissement de l'Humanité.

Mais revenons au cas qui nous occupe. Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est le caractère politique de la citadelle pontificale de Montmartre. Il ne faut pas oublier qu'une loi a fait de cette église (et, par conséquent, de tout ce qu'elle était appelée à symboliser) une œuvre officiellement nationale. Si bien que — la basilique de Montmartre dit: « France, prosterne-toi devant l'Eglise et le Saint-Siège! » Et la loi répond par cet écho: « France, prosterne-toi! » La basilique de Montmartre dit à l'Italie: « Dépouille-toi de Rome pour la rendre au Saint-Père! » Et il semble que la même loi réponde par cet écho: « Italie, dépouille-toi de Rome! »

Je sais bien que ceci n'est pas formulé dans la loi. Tout au contraire, l'orateur de la Commission, M. de Belcastel, n'a-t-il pas été jusqu'à dire: « Messieurs, tout récemment, vous avez voté des prières publiques. Eh bien, « qu'est-ce que nous demandons? Est-ce quelque chose de plus?... Je ne com- « prendrais pas qu'en un temps où l'on parle tant de liberté de conscience, on

« voulût enlever à la majorité d'une Assemblée la liberté de faire un acte de « conscience et de foi, et d'implorer la miséricorde et la protection divines. « Nous ne demandons pas autre chose. »

Non, cette pensée de derrière la loi n'est pas formulée dans la loi même (ce qui d'ailleurs n'empêche pas celle-ci, telle qu'elle est rédigée, d'être contraire à l'esprit de la société moderne). Non, elle n'est pas formulée dans la loi, et voilà bien où apparaît du jésuitisme. Mais, si elle n'y est pas en formule, elle y est quand même, puisque l'érection de la basilique de Montmartre a été voulue dans un but spécial, que ce but a été défini dans la formule d'un Vœu, et que la loi a couvert le tout de sa solidarité aveugle et de sa protection mal informée, outrageusement dupée.

Donc, tant que la loi du 24 Juillet 1873 n'aura pas été abrogée, la France reste officiellement vouée au Sacré-Cœur, et officiellement dévouée à la politique du pouvoir temporel. La loi (ou plutôt la lettre de l'archevêque (1) à laquelle elle se reporte) a beau parler seulement d'un « temple destiné à appeler sur la France la protection et la bonté divines », ce plongeon jésuitique, qui a eu sans doute pour but de capter les voix incertaines, ne saurait empêcher le caractère fondamental de l'œuvre, que l'archevêque Guibert a eu le soin de si bien préciser. D'ailleurs, en ce qui concerne la France seulement, il ne saurait y avoir d'erreur, puisque s'étalera sur le fronton de l'édifice, en lettres d'or, cette consécration de la « France repentante » au très Sacré-Cœur de Jésus: « Sacratissimo cordi Jesu Christi Gallia pœnitens ac devota ». La pensée formulée dans le « Vœu national » n'a donc pas été oubliée, elle persiste toujours, et cela très certainement tout aussi bien vis-à-vis de l'Italie que vis-à-vis de la France. Je m'en rapporte à l'extrait suivant d'une étude bibliographique de M. Georges Renard (*Petite République* du 30 Juin dernier) au sujet du livre de M. de Saint-Auban « La Voix des choses »: — « Quels sont ces remèdes?... « C'est ici qu'éclate la contradiction qui est au fond de l'antisémitisme contem- « porain. Démocrate-catholique cela fait un bizarre assemblage... Le démocrate « sent passer un grand souffle de fraternité; il s'associe de cœur à ceux qui « crient: Mort à la guerre et union des peuples. Le chrétien peut aussi, en « souvenir de l'Evangile, se joindre à ceux qui réprouvent les tueries et les « rancunes nationales. Mais le catholique! Il ne pose le principe que pour

(1) Pour l'édification du lecteur, nous allons citer, d'après l'*Officiel*, l'art. 1er de la loi. On pourra comparer avec le texte quelque peu fantaisiste du *Guide officiel du pèlerin*, que nous avons reproduit le mois dernier. On verra que les propagandistes ne s'embarrassent pas d'exactitude. Voici le texte voté :

Art. 1er.— Est déclarée d'utilité publique la construction d'une église sur la colline de Montmartre, conformément à la demande qui en a été faite par l'archevêque de Paris dans sa lettre du 5 Mars 1873, adressée au Ministre des Cultes.— Cette église qui sera construite exclusivement avec des fonds provenant de souscriptions, sera à perpétuité affectée à l'exercice du culte catholique.

« l'infirmer. Ecoutez plutôt M. de Saint-Auban : — Haine à l'âme Italienne, « car l'Italie est la grande coupable qui a détrôné le pape !... »

Qui dira donc jusqu'à quel point l'idée qui éclate dans l'érection du Sacré-Cœur de Montmartre n'a pas influé sur toute l'orientation de la politique européenne? La crainte d'une action éventuelle de la France pour restaurer le pouvoir temporel du pape, voilà peut-être, — plus que la question tunisienne, pourtant si bien exploitée par Bismarck, — ce qui a jeté l'Italie dans les bras du Kaiser allemand. Et franchement, cette défiance est-elle tout à fait injustifiée, alors que nos représentants, encore sourds aux voix protestatrices, et inconscients de la virtualité des symboles, laissent s'élever, pierre à pierre, un édifice dont le symbole occulte est une perpétuelle réaction contre l'unité de la grande sœur latine.

A la dernière page de *Rome,* Emile Zola fait parler ainsi son principal personnage : « Que l'Italie fût donc un peuple sain et fort, que l'entente se fît « donc entre elle et la France, et que cette fraternité des races latines devînt « le commencement de la fraternité universelle... » Oui, si la Fédération latine pouvait s'accomplir, ce serait le début d'un régime européen profondément nouveau, où les forces anciennes, tant féodales et monarchiques que cléricales, verraient sombrer leur prépondérance. Mais le cléricalisme a profité de nos désastres pour s'emparer d'une position qui lui permît de mettre le pied sur la France et de diviser l'Europe latine pour mieux régner. Maintenant que nous nous relevons, ne serait-il pas temps de secouer cette influence ?

Comment? — D'après les considérations qui précèdent, ce qui est indiqué, avant tout, c'est d'anéantir le coup d'audace de l'archevêque Guibert. Il faut abroger la loi du 24 Juillet 1873; et, pour que cette abrogation ne soit pas illusoire, il faut qu'elle ait pour conséquence la désaffectation de l'église du Sacré-Cœur de Montmartre. Il ne suffit pas de retirer à l'édifice son caractère d'utilité publique, maintenant que la citadelle s'est emparée de la position et y a plongé ses racines. Ce serait vraiment trop de duperie. Et, si l'on craint d'outrepasser le droit, je reprendrai mon argument. Je demanderai : Dans les séances des 22 et 24 Juillet 1873, a-t-il été donné connaissance de la formule du Vœu, c'est-à-dire de la réelle valeur symbolique de l'édifice à construire? Non, n'est-ce pas ! *Le Journal officiel* témoigne que les avocats du projet n'ont rien révélé, et que les adversaires ignoraient complètement ce Vœu. La seule question qui fut soulevée (en dehors du texte officiel définitif du projet de loi) fut relative au vocable « Sacré-Cœur » qu'on avait eu l'imprudence de mettre en avant dans un texte antérieur. Et M. Tolain ne se fit pas faute de critiquer véhémentement ce vocable, et encore plus la réticence dont on s'était décidé à le voiler. Si, par suite d'une inopinée indiscrétion, une voix soudaine était venue jeter dans le débat la formule du Vœu, quelle explosion n'eût pas soulevée ce coup de théâtre, et contre le Vœu lui-même, et contre la colossale mystification dont

l'Assemblée était la victime! Oui, l'Assemblée a été mystifiée, et, par conséquent, le vote est moralement nul. Dès lors, la désaffectation est de droit, puisque tous, instigateurs et souscripteurs, ont construit sur une équivoque, sur un escamotage de loi, — puisque rien ne prouve que l'autorisation d'exproprier eût été accordée, si les défenseurs du projet de loi avaient exposé tout le fond de leur pensée, s'ils avaient seulement donné lecture de la formule du Vœu. Quelque réactionnaire que fût la majorité de l'Assemblée, elle eût reculé devant une telle responsabilité, devant la crainte de l'opinion publique; elle eût certainement reculé, puisque, en raison de cette même crainte, on renonça à lui faire voter le simple vocable dont M. Tolain malmena à bon droit le retrait officiel.

Désaffecter la basilique de Montmartre, ce serait donc, — et rien que par l'effet immanent de la justice, — atteindre à la fois l'audace dominicaine et l'astuce jésuitique; ce serait montrer que la France a la volonté de se reprendre, d'échapper aux mailles de tous les filets cléricaux, pour disposer en pleine liberté de son âme républicaine et rayonner à l'extérieur.

Je crois qu'un tel acte aurait une grande portée morale, contre laquelle les récriminations des dominateurs ne prévaudraient point, surtout si l'étalage de leur duplicité leur enlevait tout moyen de se poser en martyrs. Le cléricalisme, dans son orgueil de domination, a commis l'imprudence de se construire une tête matérielle: c'est là qu'il est vulnérable, bien plus facilement que dans ses millions de tentacules. Et cette tête, il a commis l'arrogance, qui est une imprudence de plus, de la faire investir d'un caractère politique. De cette édification oppressive, lourde et sans idéal, il a fait, pour ainsi dire, sa forteresse; de cette basilique, il a fait sa bastille. C'était la mettre à la merci d'un autre vent politique. C'était sa condamnation anticipée et fatale: il ne reste plus qu'à la prononcer.

II

Ignace et Dominique

Etude épisodique

Ainsi que je l'ai dit plus haut, lorsqu'on recherche les origines de la fondation du « Sacré-Cœur » de Montmartre, on est tout étonné de ne pas voir apparaître la trace des jésuites, alors que celle des dominicains se rencontre à chaque pas.

Ce fut pour moi le point de départ de toutes sortes de réflexions curieuses. Toutefois, je restai quelque peu perplexe; car, en observant les affiches sur lesquelles s'annoncent les sermons de la basilique, je finis par y découvrir des noms que suivait la mention « de la Compagnie de Jésus ». Les jésuites étaient-ils donc pour quelque chose dans la création de cette citadelle? Ou bien, tout

simplement, la maison existant, avaient-ils pensé que mieux leur valait être dedans que dehors, — mais sans enthousiasme?

J'en étais encore là, tout en penchant vers cette dernière hypothèse, lorsque, vers la fin de l'an passé, se produisit une singulière manifestation.

Ici nous sommes obligés, les miens et moi, d'introduire le lecteur dans notre intimité. Sans être grands médiums ni les uns ni les autres, nous obtenons pourtant quelques menus résultats quand nous posons ensemble les mains sur une petite tabie. Donc, le 1er Décembre dernier, nous étions, Mme Chaigneau et moi, à notre guéridon (comme au récepteur d'un appareil télégraphique), et, celui-ci commençant à se mouvoir, nous attendions la manifestation de quelque ami familier, de quelque invisible de prédilection comme Marie aux Chrysanthèmes, lorsque le caractère du mouvement et l'impression fluidique peu agréable nous donnèrent à prévoir que l'arrivant n'était point de ceux que nous désirions. Très nettement le pied de la table s'arrêta sur la lettre I. Non moins nettement furent données les lettres G, N, A, C, E.

— Ignace de Loyola ?

— Oui.

Ce n'était pas la première fois que ce nom venait, — je n'ai pas besoin d'ajouter : sans le moindre désir de notre part. Et cette manifestation coïncidait généralement avec des obstacles et des ennuis. Le dit Ignace — authentique ou non — ne manqua pas de témoigner son hostilité à notre œuvre, et nous allions peut-être discuter avec lui à ce sujet (autant qu'on le peut en quelques mots, ou par des oui et des non), lorsque l'idée me vint de lui demander :

— Aimes-tu le Sacré-Cœur de Montmartre ?

— Non.

— Pourquoi ?

— C'est contre nos principes.

Et il ajouta : Tu seras étonné que je sois avec toi (sur cette question).

Quelques jours plus tard, nous étions à notre petit guéridon, avec notre tante, Mme Dory, lorsque le même Ignace se présenta. Cette fois, je lui demandai si, autant qu'il pouvait le savoir, Dominique aimait la susdite basilique. Je ne me rappelle plus la réponse textuelle, ayant égaré la note, mais en voici, de souvenir, la signification : Dominique et les siens sont des maladroits qui, pour le plaisir de jeter un audacieux défi, offrent une cible imprudente à la Révolution.

Enfin, l'un des premiers jours de janvier, je me trouvais chez une personne amie qui est également un peu médium, et, dans un tout autre désir que celui de correspondre avec Ignace, nous mettons tous deux les mains sur sa petite table. Après quelques manifestations, qui n'étaient encore pas celle que nous désirions, voilà encore le nom d'Ignace qui arrive. Que voulait-il ? Je ne sais

trop. Peut-être seulement apporter une entrave et montrer qu'il était là. Mais je ne pourrais le dire au juste ; car, au lieu de l'interroger à ce sujet, l'idée me vint de faire un contrôle, et je demandai encore :

— Aimes-tu le Sacré-Cœur de Montmartre ?

— Non.

— Et les dominicains l'aiment-ils ?

— Oui.

— Que penses-tu des dominicains ?

— Jamais le dominicain ne surmontera le péril républicain, tandis que nos principes s'infiltrent dans les masses. (Textuel).

Je ne m'attarderai à aucun commentaire, car j'ai hâte d'arriver à un document d'un autre ordre, que le lecteur pourra rapprocher du récit qui précède, afin d'établir lui-même sa conclusion.

On sait que, le 17 Janvier, des pèlerins fêtaient sur la Butte le vingt-cinquième anniversaire de ce qu'ils appellent le « Vœu National », et qui n'est, au fond, comme nous l'avons vu, que le geste du triomphe de l'Eglise sur la Révolution, et un brandon de discorde jeté entre la France et l'Italie. Or voici, dans un article de M. Jean de Bonnefon *(Journal* du 18 Janvier), quelques passages qui se détachent en lumière spéciale, et dont je me permettrai de souligner les mots essentiels :

« Les vingt-mille pélerins qui, hier, sont montés vers Montmartre, ont eu « la sensation belle et mystérieuse *d'un jour qui meurt sans presque avoir vécu,* « d'un jour jeté d'en haut pour le rêve et pour le souvenir...

« ... Le vœu national que vient d'y renouveler (dans la basilique) *la voix* « *tombale* d'un cardinal, n'a pas encore vingt-cinq ans, et son écho est *lointain,* « comme s'il était celui d'une parole dix fois séculaire.

« De quel mystérieux *sépulcre* semblent partir les deux cent quarante-« quatre cris de majorité qui, à l'Assemblée nationale, proclamèrent qu'il était « d'utilité publique de placer à Montmartre une basilique, « ex-voto » de « repentir et de foi, pendu là comme sur le cœur de la France. De par une loi « civile, l'archevêque de Paris et ses successeurs furent mis en possession « de cette terre. Quatre-vingt-trois puits reçurent les racines du temple futur. « Trente millions de francs furent *enfouis ;* et l'œuvre n'est pas achevée.

« Le Père Feuillette était, hier, le moine qui remuait ces souvenirs. Il est « imposant et grave, avec un buste long et souple, avec de larges épaules « épanouies dans la blancheur du *suaire* DOMINICAIN. Au milieu de la basilique « nue, au-dessus de la foule pressée, l'orateur semblait un prophète au front « expressif et large sous le jour gris, meurtri encore par le reflet des pierres « grises — *un jour douloureux comme une agonie.* »

Est-ce assez joli comme éreintement de la *maladroite* fondation, et comme *enterrement de l'ordre de Dominique ?* Un vrai *ensuairement* de première classe !

Mais ce n'est pas tout:

« Du haut de la terrasse, parmi les pierres et les échafaudages, l'œil voit « loin dans l'espace, très loin dans le temps. Une couleur de plomb tombe à « pic du ciel alourdi sur Paris déjà éclairé. La ville fume d'une vapeur embrasée « et rouge, *reflet prophétique de l'incendie futur qui, à une heure de révolution,* « *brûlera certainement ce temple-ci.* »

Et... quelle est la situation d'esprit de l'auteur, *au sujet de l'ordre de Loyola?*

Il ne nous donne pas la peine de chercher la réponse; elle s'offre clairement d'elle-même, au cours de son historique de Montmartre. L'auteur est, si non un disciple, du moins un admirateur d'Ignace:

« Ignace de Loyola consacra à Dieu, dans la chapelle des martyrs, soi- « même et ses compagnons, *fondateurs de l'ordre qui porte le plus loin la blancheur* « *de la vertu et la pourpre du sacrifice.* »

Nous ne discutons pas, nous citons.

Et toujours revient la pensée de hantise — prophétie ou souhait, — la disparition de la basilique dominicaine (l'œuvre de l'ordre rival, qui met trop de crânerie dans la domination):

« Et maintenant se termine l'apothéose actuelle... La colline se noie dans « la nacre de son brouillard, pendant que le vieil archevêque, écrasé sous la « dalmatique d'or, murmure pour la deuxième fois depuis le matin la consécra- « tion de la France au Sacré-Cœur. On l'entend mal, *comme si le bruit de quelque* « *révolution nouvelle montait déjà vers la colline des martyrs.* »

Le soi-disant « ange Gabriel » n'a-t-il pas dit aussi — prophétie ou souhait — qu'il arrivera quelque chose au Sacré-Cœur de Montmartre? — Cet « ange Gabriel » (qui se montra, lui aussi, peu respectueux de l'archevêque de Paris, l'homme des dominicains), ne serait-il pas, dans son genre, un disciple d'Ignace? — Et, jusqu'au sein de la Société catholique dite « des sciences psychiques », à la création de laquelle donna lieu le cas de Mlle Couesdon, n'est-il pas possible d'entrevoir encore la lutte des deux courants?

La discorde sourde au camp des théocrates, c'est de l'éclaircie pour la libre pensée. Mais ne nous y fions pas trop; faisons nous-mêmes face aux uns et aux autres, et, — en même temps que nous réclamons, au nom de l'idée moderne, la suppression du symbole néfaste en qui triomphe le fondateur de l'Inquisition, — n'oublions pas que la Congrégation la plus dangereuse pour l'affranchissement humain est celle dont « les principes *s'infiltrent* (ou cherchent à s'infiltrer) dans les masses ».

— Ignace, aimes-tu le « Sacré-Cœur » de Montmartre?...

Je ne sais si un nouveau contrôle amènerait encore la même réponse. Mais n'est-ce pas qu'en fait de concordance l'Ignace de nos petits guéridons ne répondait pas trop mal?

III.

Symbole des Temps nouveaux

Laissons à leurs ombres adverses ces hommes du passé ; et, en attendant qu'ils se retrempent eux-mêmes dans la substance de progrès pour se rénover, regardons un peu vers l'avenir.

Lorsque je gravis parfois le sommet de Paris, lorsque tout en haut de l'escalier monumental de la rue Foyatier j'aperçois, non pas le bloc pesant du « Sacré-Cœur » sans élan et sans foi, mais simplement le Réservoir municipal de Montmartre, qui affecte une forme spéciale, quasi symbolique, comme un vaste piédestal, — je me demande si, par hasard, consciemment ou inconsciemment, les édiles parisiens n'ont point voulu ménager, pour une heure à leur convenance, la possibilité d'ériger eux-mêmes, sur la cime de Montmartre, un symbole de libre-pensée.

A ce propos, qu'il me soit permis d'offrir à M. Léopold Lacour un remerciement de plus, et aussi une explication. Dans son beau livre *Humanisme Intégral*, dont nous n'avons encore parlé que d'une manière trop brève, il a bien voulu adopter et prendre sous son vigoureux patronage une formule émise en mon petit roman *Montmartre :* le « Couple-Citoyen ». Je lui suis profondément reconnaissant de cet acte de généreuse solidarité ; et en même temps je crois lui devoir un éclaircissement, en raison du passage où il dit que j'ai développé ce thème « dans un roman bizarrement intitulé *Montmartre* ». A première apparence, ce titre peut sembler, en effet, un peu bizarre; en voici la genèse.

Autant que je m'en souviens, j'avais eu d'abord la conception d'une simple nouvelle, où la télépathie d'amour jouait le rôle principal. C'était déjà suffisant pour mettre en œuvre l'idée du Couple-citoyen. Mais il m'arriva de passer au pied de la Butte Montmartre, et de lever les yeux. A côté de la lourde bâtisse de domination, que je voulus considérer comme n'existant pas, j'aperçus, en haut du grand et rectiligne escalier de granit, une sorte de piédestal en rotonde, dont la silhouette, bordée d'un diadème de balustres se découpait sur le ciel. Cette base, dressée sur le faite de la colline, semblait appeler une forme monumentale, une œuvre d'art pleine de noblesse et d'envolée où se serait concrétée quelque nette et caractéristique aspiration des temps nouveaux. Or, j'étais hanté de l'idée du « Couple-citoyen ». C'est donc le *Couple-citoyen* qui s'érigea devant les yeux de mon esprit sur cette base de pierre. Dès lors, une attraction, et presque une sorte d'assimilation, se fit dans mon concept entre le sommet, couronné de l'invisible symbole, et les héros de cette très simple histoire.

Qu'on m'excuse de reproduire quelques lignes de *Montmartre*, pour mieux me faire comprendre des lecteurs qui n'en ont pas connaissance. (Là haut, sur

la colline, — sur la montagne, comme ils disent, — au pied de la maçonnerie qui figure actuellement un simple réservoir, Rosa Sol et Victor Charme, surnommé Montmartre, viennent de s'avouer leur amour.)

« ... Il n'en dit pas davantage, ne trouvant rien de plus dans la langue des hommes. Mais il regarda la jeune fille au fond de l'âme, muet d'ivresse et de transport. Il la sentait vibrer contre son cœur qui battait violemment.

« Enfin, s'arrachant des yeux de la bien-aimée, il projeta sa vue au loin vers l'horizon. Ils étaient maintenant au pied de l'arche médiane de la rotonde, qui porte en relief les armes de Paris avec la vaillante devise « Fluctuat nec mergitur ». Sur les houles tumultueuses Montmartre sentait voguer le vaisseau de lumière, insubmersible.

« Elle suivit la direction de son regard. Ils ne se miraient plus l'un dans l'autre, mais ils se miraient tous deux dans une commune vision où leur amour se dilatait de plus en plus vers un embrassement humanitaire.

« En même temps, il leur semblait qu'un symbole se dressait derrière eux, bien au-dessus des sept arches et de leur diadème de balustres. La rotonde du Réservoir se transformait en un massif piédestal sur lequel s'élevaient circulairement deux hauts étages de colonnade : dorique le plus bas, et l'autre, par dessus, ionique. Sur l'architrave en couronne — qui reliait les chapiteaux supérieurs — s'appuyait un dôme à jour qui portait un globe, et sur ce globe, très haut dans le ciel, prenait pied un Couple aérien avec une seule étoile planant sur deux têtes unies.

« — Oh ! si tu savais ce que je vois, ou plutôt ce que je sens ! s'écria Rosa Sol, les yeux dans une extase.

« — Je le sais, ma bien-aimée, car une image vient de m'envahir, et c'est la même, j'en suis sûr, qui s'est répandue en toi.

« — Je vois deux rangs de colonnes, superposées, et là haut, là haut, un groupe radieux, un couple d'amour ! Mais pourquoi les colonnes ne sont-elles pas pareilles ?

« — Dans le couple que tu aperçois, l'homme et la femme sont-ils semblables ? Eh bien, vois-tu, il y a les colonnes masculines, aux lignes fermes et droites, et les colonnes féminines, aux contours gracieux. Les deux ordres se complètent.

« — Et ce Couple symbolique, pourquoi se dresse-t-il au-dessus de nous ?

« — Parce que c'est ici le point culminant de la ville, le faîte de la grande ascension. Ce que tu vois sur notre tête, *c'est le signe des temps nouveaux, c'est l'élément social de l'avenir, c'est le germe de l'harmonie terrestre par l'amour et la liberté :* C'EST LE COUPLE-CITOYEN !

« Il poursuivit :

« — Vois-tu, nous Couple d'amour, nous avons regardé Paris avec amour,

et sur Paris a surgi cette image, qui figure la première réalisation de l'harmonie divine sur la terre.

« — Regarde, s'écria Rosa Sol, on dirait que l'escalier s'élargit, véritablement monumental! Un riant jardin s'épanouit sur le flanc de la montagne; partout des couples sourient au milieu des fleurs et montent vers nous, ou plutôt vers le Couple aérien qui nous couvre de son symbole. Oh! regarde, regarde!

« Mais déjà la vision s'évanouissait sans doute, car la jeune fille eut une petite secousse et tourna aussitôt sur le jeune homme ses yeux redevenus caressants.

« — Que l'amour est bon, Victor Charme!

« — Que l'amour est grand, Rosa Sol!... »

Combien rudimentaire fut l'esquisse de cette vision, nul ne le sait mieux que moi. Il reste surtout à en perfectionner la formule au point de vue d'une esthétique nouvelle. Sortira-t-elle un jour du rêve pour devenir une réalité? Je le crois. Le puissant geste de semeur qu'a fait M. Léopold Lacour m'est un sûr garant de la germination de l'idée. Et quand cette idée, qui procède de grands esprits tels qu'Enfantin et Jean Reynaud, aura couvert le monde de sa moisson, elle s'élèvera d'elle-même, par une aspiration collective jusqu'à la volonté d'un symbole d'art qui prendra son envolée sur la cime de Paris. L'œuvre difforme d'écrasement et de domination ne sera plus. L'œuvre d'amour prendra son essor dans la liberté.

Oui, j'ai cette confiance, car je sens bien que je n'ai été qu'un interprète de rencontre; je sens que la conception me déborda et que je n'en ai pu rendre qu'un pâle et infidèle reflet. C'est en dehors de son insuffisant traducteur qu'elle fut et qu'elle est en réalité; elle vit dans ces légions de l'Humanité survivante qui ont su déjà évoluer jusqu'aux joies de l'harmonie. Le symbole, par elles, est déjà créé en astral, ce symbole entrevu dans un frisson sur le piédestal encore vide. Et, dès qu'il y aura sur la terre assez d'harmonie pour vibrer en accord avec ces harmonies de l'astral, l'âme collective jaillira jusqu'au faîte de Paris et se concrètera en une forme ardente d'art matérialisé.

Et alors ce n'est plus seulement en vision qu'apparaîtra le signe des temps nouveaux. Il resplendira aux yeux de tous, dans une flambée de soleil!

J.-Camille Chaigneau.

UNE ŒUVRE D'HUMANITÉ INTÉGRALE

Au moment où ce numéro sera entre les mains du lecteur, une œuvre d'un

intérêt intense, et que nous avons déjà annoncée, aura certainement paru: LA SURVIE, *sa réalité, sa manifestation, sa philosophie;* Echos de l'au-delà, publiés par Rufina Noeggerath, avec préface de Camille Flammarion, et couverture illustrée de F. Hugo d'Alési (1).

C'est là véritablement une œuvre d'Humanité intégrale, car elle est due à la collaboration de l'Humanité terrienne et de l'Humanité d'outre-terre. La part de cette dernière y est certainement la plus large; mais ce qu'il importe de considérer c'est que, dans ce livre, les invisibles collaborateurs ne nous font jamais oublier qu'ils sont eux-mêmes de notre Humanité, comme nous. Lors même qu'ils s'élèvent aux plus puissantes altitudes de la pensée, ils parlent comme des frères, comme des humains. Ceux d'entre eux qui témoignent d'une haute philosophie n'imposent pas leurs vues; ils les proposent. Leurs langages parfois offrent des antinomies, tout comme dans l'Humanité terrienne; il pourra donc arriver qu'une plus grande lumière jaillisse du rapprochement synthétique de leurs paroles que de leurs paroles elles-mêmes.

Œuvre d'Humanité intégrale aussi, parce que les types les plus variés de l'Humanité survivante s'y viennent rassembler. Dans un cadre des plus lucides, où le génie même de Voltaire ne trouverait aucune ombre à combattre ou à dissiper, Mme Noeggerath a su grouper les plus intéressantes manifestations de cette Humanité invisible, lesquelles furent obtenues avec le concours dévoué de médiums très divers (principalement médiums à incarnations).

L'illustre astronome Camille Flammarion a bien voulu honorer d'une vaillante préface cette œuvre grandiose, venue réellement à son heure, et qui nous apporte des échos, limpides et nets, de l'Au-delà, de la *survie*. Parmi ces manifestations de personnalités qui, obscures ou célèbres, vécurent sur la terre, plusieurs font véritablement honneur au genre humain par la grandeur de leur esprit ou le charme exquis de leurs sentiments.— Et ceux qui liront ces paroles des survivants verront bien vite qu'à leurs qualités du passé s'ajoute, en leur actuel langage, le coup d'aile de la vie de l'espace. Nobles intelligences de l'Inde antique, philosophes de tous les temps, héros et héroïnes des jours d'affranchissement, simples bergers ou bergères épris de la nature, amantes et amants passionnés de l'éternité de leur amour, toute la gamme humaine, la plus large et la plus variée, se déroule dans ces pages avec d'indiscutables accents de vérité. A mesure qu'on dévore ce volume, les connaissances s'élargissent, l'esprit se libère, le cœur s'épanouit, — tandis que, parmi les plus tendres délicatesses de la poésie, plane, dans toute sa puissance moderne, le grand souffle de la Révolution française, qui deviendra la Révolution universelle.

(1) Un volume in-8°, à la Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, et à la Librairie E. Flammarion, 26, rue Racine. Prix: 3 fr. 50.

En somme, ce livre passionnant, que décore une belle et touchante illustration de notre ami Hugo d'Álési, est une œuvre de croissance et d'affranchissement, une œuvre d'Humanité intégrale, qui, en outre de sa lumineuse portée immortaliste, est vraiment la mise en acte de l'ardente devise, annonciatrice des temps nouveaux: *Amour et Liberté!*

Notre ami Emile di Rienzi nous annonce, pour le prochain numéro, un article « A PROPOS DE Mme CLÉMENCE ROYER ».

D'autre part, notre ami Marius George nous annonce une étude sous ce titre : LA VIE ET LES MONDES, *Simple essai.*

LIVRES ET REVUES

ÉCHOS DIVERS

Ouvrages dernièrement reçus: *L'Evolution animique*, Essais de psychologie physiologique suivant le spiritisme, par Gabriel Delanne, rédacteur en chef de *La Revue scientifique et morale du spiritisme*, auteur déjà de deux livres très estimés: *Le Spiritisme devant la science* et *le Phénomène spirite*, Témoignage des savants (chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie). — *Dans le Sanctuaire,* ouvrage faisant suite à *Dans les Temples de l'Himalaya*, par A. van der Nailen, traduit par le Dr Daniel (à la Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques). — *Le Serpent de la Genèse*, Seconde septaine « La Clef de la Magie noire »; Essai d'explication scientifique des faits et des légendes présentés dans la première septaine; un fort volume de 800 pages orné de nombreuses gravures, par Stanislas de Guaita (Chamuel, éditeur). — *L'Education au point de vue du progrès social*, par P.-E. Laviron (Imprimerie Jean Allemane, 51, rue Saint-Sauveur).

Chez Georges Petit, nous avons visité, le mois dernier, une très remarquable exposition du jeune peintre Léopold Braun. D'un tempérament aussi original que son effort parait consciencieux, cet artiste nous apporte dans ses études réalistes très serrées une promesse d'autant plus intéressante qu'il se propose aussi d'aborder la peinture de l'au-delà. Il y a là toute une palette à trouver, une révélation à faire. M. Léopold Braun pourrait bien être un initiateur de cet art nouveau.

A la Bodinière, nouvelle série de conférences de M. Léopold Lacour, sur « Le duel des sexes ». Avec sa belle clarté qui jaillit d'un fond de conscience impeccable, avec sa croissante éloquence, il apporta des éléments nouveaux sur ce sujet. Il traita surtout d'une façon tout à fait magistrale les rapports du féminisme avec la question sociale. Sans une rénovation économique, les plus nobles causes d'affranchissement et d'harmonie ne sont-elles pas illusoires?

Dans *L'Isis moderne*, toujours d'un haut intérêt, M. Jules Bois a bien voulu prendre en

considération certains points de vue qui ont été émis dans *L'Humanité Intégrale*, et particulièrement celui qui a été résumé dans le mot « Syn'théon' ». Nous l'en remercions cordialement; ses appréciations donneront lieu à un article spécial.

Dans *La Revue scientifique et morale du Spiritisme*, nous avons remarqué tout particulièrement les importantes expériences photographiques de M. Tégrad. Comme le fait très bien observer l'article signé « La Rédaction », ces expériences comportent deux éléments : Photographie spirite et Radiographie des formes de la pensée. Ces deux éléments sont parfaitement distincts, et les documents de M. Tégrad démontrent que les conquêtes du psychisme n'infirment nullement celles du spiritisme. Ceci est d'une grande importance. Nous aurons occasion de reparler de ces phénomènes.

Le Lotus Bleu : Sur les Rêves (C. Leadbeater); La Seule voie (Amo); Conférence sur le végétarisme (Annie Besant); Les Formes de la pensée (Dr Pascal); Echos du monde théosophique (D. A. Courmes); Revue des revues, toujours d'un esprit très courtois.

Merci à Mme Ernest Bosc de l'attention accordée aux quelques questions que nous nous étions permis de poser au sujet de son intéressant volume: *Nouvelles ésotériques.* La réponse d'une Entité de l'espace qu'elle a l'obligeance de publier dans *La Curiosité* ne saurait être discutée en quelques lignes; nous ne pouvons pour aujourd'hui que remercier cette entité et sa dévouée interprète.

Dans *L'Hyperchimie:* Lettre de M. Tiffereau au secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences ; — La Synthèse de l'Iode, par Auguste Strindberg; etc. A remarquer : Notes sur le Progrès, par Jacques Brieu, ainsi que les articles du directeur, M. Jollivet Castelot.

Dans *La Revue spirite:* La Vie future devant la science (Dr Daniel); Intelligence des animaux (J. de Kronhelm); Nos devoirs envers les médiums (Mme E. d'Espérance); Histoire de Katie King (B. de Laversay); etc., etc.

Simple Revue est toujours d'un art très limpide et d'une note délicatement humaine. Nous remarquerons : « La Comédienne », un acte en prose de M. Fernand Hauser, épisode cruel de la vie de théâtre.

C'est avec un bien vif regret que nous avons appris l'interruption du *Magazine International*, la magnifique revue fondée par MM. Léon Bazalgette et Otto Ackermann, et dont ils avaient fait une œuvre hors de pair. Le *Magazine International* a créé un mouvement et imprimé une trace. Qu'il revive sous le même nom ou sous un autre titre, nous comptons bien que nos vaillants confrères pourront reprendre bientôt le beau et fécond travail commencé d'un esprit si noblement lucide et d'un cœur si dévoué. Tous nos vœux comme toutes nos sympathies les accompagnent d'avance dans leurs futures entreprises, qui nous rappelleront toujours le magistral sillon du *Magazine International*.

(*A suivre*).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ